


LUNA DI MIELE
ET AUTRES HISTOIRES DE MONTAGNE



Gaspard de la Noche

una di Miele
et autres histoires
de montagne

Sous la Cape

À Rebecca.

SOMMAIRE

Préface.....	II
Luna di Miele.....	I3
Les Circonstances.....	27
L'Agneau pascal	51
L'Auberge ensoleillée	II7

Quand on reçoit un manuscrit et que l'auteur se recommande d'un ami commun, on est saisi d'une sourde angoisse: et si c'était *vraiment* bien? Il est assez facile de se débarrasser d'un roman bancal ou d'un recueil de haïkus étiques. Mais quand on est saisi dès l'incipit par le prurit coupable de la lecture, pas d'échappatoire possible, ni vers le sommet ni vers la base de cette paroi floue que l'on nomme « lecture ».

Je ne connais pas (encore) Gaspard de la Noche, dont deux nouvelles me sont parvenues grâce à un ami guide commun (salut à toi, Pierrot!). Le petit frisson de l'aventure, je l'ai ressenti dès les premières lignes des *Circonstances*, lecture que j'ai achevée sur un grand éclat de rire – tout en notant cette étrange coïncidence: l'auteur y décrit le paysage qu'il a sous les yeux du balcon de son appartement briançonnais, cette tête de Vautisse (3 156 m) dont je redescendais tout juste au moment d'entreprendre la lecture du manuscrit. Si ça se trouve, avec une puissante paire de jumelles, nous aurions pu nous voir l'un et l'autre à chaque bout du décor de ce texte impertinent.

Autant *Les Circonstances* sent le calcaire chauffé du Briançonnais – et les torrides demoiselles qui s'y promènent –, autant l'autre texte reçu, *Luna di Miele*, se nimbe des lueurs crépusculaires des Dolomites – et sa *chute*, aussi attendue que la fin d'une tragédie grecque, convoque les derniers embrassements de la vie.

Les deux textes m'ont touché – à cœur. J'ai demandé à Gaspard de la Noche s'il avait d'autres nouvelles de la même

eau, pas nécessairement limpide comme celle d'un torrent. Il m'adressa une dizaine de textes, dont j'ai retenu les quatre qui avaient pour cadre la montagne, avant de les transmettre aux Mystérieuses Puissances qui gouvernent Sous la Cape.

Outre les deux nouvelles citées, le lecteur découvrira *L'Agneau pascal* – longue nouvelle, ou court roman, décrivant avec justesse et émotion la vie d'un petit village de la montagne de Lure pendant le Front populaire, et les premiers émois d'un adolescent qui découvre l'amour en même temps que l'horizon du monde; ainsi qu'un exercice de style reprenant le thème de *Luna di Miele*, mais en y introduisant des variations qui, de l'*allegro ma non troppo* du début à l'*andante* final, distillent leur petite musique enchantée: *L'Auberge ensoleillée*.

Que Gaspard de la Noche soit un écrivain, c'est pour moi une certitude. Le mystère, tout de même, reste entier: pourquoi ai-je été le destinataire privilégié de ses proses magiques? Les Galligrasseuil et autres éditeurs ayant rue sur pignon n'en ont-ils pas eu connaissance? Ou les ont-ils retoquées par négligence ou aveuglement? Je l'ignore, mais je ne puis qu'en remercier le Grand Grimpeur, celui qui tient les fils de nos destinées entre ses mains arthritiques.

Gaspard et moi avons échangé suffisamment de courriels pour qu'une complicité se soit nouée. La parution de ce livre sera l'occasion d'une randonnée prochaine, peut-être au sommet de la tête de Vautisse...

Les circonstances, on vous dit!

Pierre CHARMOZ.

Luna di Miele

Le refuge du Velo. À l'époque, j'imaginai une halte réservée aux cyclistes, sottise que j'étais. Mon mari m'avait alors gentiment moquée en m'expliquant que ce Velo, c'était le voile. Le Voile de la Cime de la Madone, *il Velo della Cima della Madonna de la Pale de San Martino di Castrozza*. J'aimais répéter à l'infini la déclinaison chantante de cet énoncé. Le refuge du Velo est merveilleusement situé au pied du Saas Maor et de la Cime de la Madone. C'est le point d'arrivée du sentier Dino Buzzati, baptisé en l'honneur de l'écrivain alpiniste, celui du *Désert des Tartares*. On le voit depuis San Martino, perché sur un replat au pied des tours dolomitiques du Sud Tyrol, le Haut-Adige italien, près de la frontière autrichienne. Le soir, celui qui se désaltère à la terrasse de l'Osello Dolomiti peut le voir s'allumer jusqu'à ce que le gardien éteigne les lumières à vingt-deux heures.

J'étais revenue à ce refuge. Pour la dernière fois. Comme pour un pèlerinage. Le crépuscule allait venir. Je me reposais, assise sur le petit banc à l'abri du vent. J'admirais le Velo della Cima della Madonna, ce voile de pierre dressé vers le ciel. Une montagne contrastée, avec son pied massif et son sommet qui s'affine comme le Voile de la Madone de Raphaël. Comme souvent dans les Dolomites, le beau temps n'empêchait pas les nuages blanc gris de glisser sur la montagne, la décorant de nuées apaisantes et mystérieuses qui allaient et venaient sur

elle, la caressaient, la cachaient avant de la révéler à nouveau. Avec des nuances de rose apportées par le soleil déclinant.

Le spigolo del Velo est une voie d'escalade célèbre. Je l'avais gravie cinquante ans auparavant lors de mon voyage de noces. Il n'y avait pas de refuge à l'époque mais un simple bivouac. Quel voyage de noces dans le vertige du spigolo ! Nous avions croisé un autre alpiniste qui avait bien ri quand nous lui avions dit que nous étions *in viaggio di nozze*. *Ma que viaggio ?* avait-il répondu en s'esclaffant, *le nozze di escursioni a piedi ?* Il avait fini par comprendre : *Capišto, capišto... Luna di miele... Bene... Molto bene...*

Le spigolo – le pilier – est une raide paroi adossée au Voile et qui conduit à son sommet. J'étais diablement sportive et audacieuse quand j'avais trente ans. Et mon jeune mari donc. Nous avons décidé de débaptiser la montagne : pour nous, ce n'était pas le Voile de la Madone mais le Voile de la Mariée. Cinquante ans. C'est court, une vie. Je n'étais jamais revenue admirer la Cime de la Madone. Trop de souvenirs heureux me liaient au lieu, qui furent suivis de trop de désillusions. Je revenais à quatre-vingts ans voir voguer les voiles de mon passé en m'approchant des sombres portes de la mort.

J'avais la chance d'être épargnée par les deux désastres principaux de l'âge : l'amollissement du cerveau et l'enraidissement des genoux. Bien que mon esprit se fût contraint pendant toute une vie à y faire tourner et retourner les choses, bien que j'eusse malmené mon squelette sur les sentiers des montagnes du monde entier, je demeurais capable de me souvenir non seulement de ma *luna di miele* mais également du nom de l'hôtel où j'avais dormi la veille, à San Martino di Castrozza : l'hôtel Vienna. L'esprit autrichien règne partout dans le Haut-Adige. Des portraits de l'impératrice Sissi et de l'empereur François-Joseph se faisaient face dans la salle à manger où les

serveuses apportaient *antipaṣṭi* et succulentes pâtes à la bolognaise, vêtues en costume tyrolien traditionnel. J'y avais laissé ma Ferrari aux bons soins de l'hôtelier, un dénommé Reinhold, garçon sympathique en culotte de peau qui avait eu la délicatesse de ne pas s'étonner de cette cliente au visage de vieille pomme cuite roulant en voiture de sport et partant sac au dos vers ses souvenirs. D'aucuns prétendaient que j'abusais des hormones dont on m'avait recommandé l'usage : des œstrogènes pour pallier les ravages de la ménopause sur les os qu'elle fragilise (et les muqueuses qu'elle assèche). À dire vrai, on m'en avait d'abord recommandé l'usage puis on me l'avait interdit parce que ça favorisait le cancer puis recommandé à nouveau parce que ça protégeait les artères. Les montagnes des prescriptions médicales sont souvent contrastées elles aussi. Je n'en faisais qu'à ma tête, mes os durs comme du fer, ma cervelle alerte et mon minou frétilant encore à la demande. Mais je taisais ce dernier aspect de ma vie hormonale entretenue : on n'aurait pas compris que des désirs subsistassent à mon âge, sauf les gérontophiles, trop rares, hélas ! Et pas que des désirs : des plaisirs aussi. C'est court une vie.

Je rêvassais à ces paradoxes en me prélassant devant le refuge. Je dégustais un délicieux *Vino Santo*, un vin blanc doux produit vers le lac de Garde, où j'avais eu mes habitudes par le passé. Après nos exploits alpins, mon mari m'emmenait à Riva dell Garda. On se baignait dans le lac. C'était délicieux.

J'attendais que l'on servît le repas du soir. J'en salivais par avance, mes implants dentaires solides comme des rocs dolomitiques. Au menu : *antipaṣṭi*, macaronis *con salsa di pomodoro* puis goulasch à la hongroise – on n'est pas héritiers de François-Joseph pour rien par ici. Un jeune alpiniste vint s'asseoir à mes côtés avec une canette de bière. Un bel oiseau dans les vingt-cinq ans, finement musclé, brun avec de grands yeux

noirs et tristes ornés de longs cils. Un latin lover de magazine. J'engageai la conversation mais il était Italien et ne baragouinait guère mieux l'anglais que moi la langue de Dante. Moi qui aime tant les Italiens. On se parla quand même avec force gestes. Je compris qu'il était venu pour gravir le spigolo. Je lui demandai s'il connaissait la voie. Il fit «non» de la tête. Je précisai qu'elle était réputée assez difficile. Il ricana: *Si signora... Molto difficile, credo che si, signora*. Comme je cherchais à savoir avec quel compagnon il allait s'encorder, il me fit comprendre qu'il y allait seul: *Singolo... Solo, signora*. Quelle audace. Quelle imprudence. Il perçut mon étonnement effaré. Il répliqua: *No importa*, puis, se rengorgeant en se levant et me toisant: *Io sono un alpinista considerata*. Il ricana en ajoutant: *I migliori al mondo... Best of the world, madamina*. Il montrait ses biceps comme un athlète de foire en grimaçant. Une larme coula sur sa joue et il disparut dans le refuge. Singulier garçon. Je décidai de le suivre pour passer à table et picoler un brin. Il m'avait remuée et j'étais lasse d'évoquer le souvenir de mon délicieux mari qui m'avait assurée dans la périlleuse escalade du Spigolo. Il me tenait bien à l'époque. C'est après qu'il me laissa tomber. Je commençais à regretter ce pèlerinage.

Comme je m'apprêtais à entrer dans le refuge, un couple se présenta au sortir du sentier, suant sang et eau sous le poids de sacs monstrueusement lourds qu'ils jetèrent à leurs pieds, à bout de souffle. Elle était bien jolie, vingt-cinq, trente ans peut-être? Toute brune et bouclée, des frisettes humides tombant sur son front et des rondeurs partout: un visage rond et rieur, de gros seins appétissants qui se moulaient dans le teeshirt, de belles fesses rondes et charnues qui se devinaient sous le short kaki et un sourire tout rond dans une bouche toute ronde. Elle interpella son compagnon sitôt arrivée. Elle parlait d'abondance, très vite mais d'une voix fluette et charmante:

– Faut-il que jet' aïmetum' avaispastoutdit, Gaspare *mio amore* cachottier quec' était silonglamontée.

– Ben si faut tout te dire, y a plus de surprise.

Des Français. Elle prononçait néanmoins Gaspare à l'italienne: *Gaspaaré*. Moi qui aime tant les Italiens. Il était tout le contraire d'elle, grand, sec, bien découplé, une belle trentecinquaine, superbe comme un dieu grec avec de grands yeux bleus, des cheveux vénitiens, un menton volontaire, un front immense, aussi carré qu'elle était ronde. Il l'embrassa doucement, épongea son front avec un mouchoir, la prit par les hanches face à lui et la contempla longuement avant de lui murmurer à l'oreille des mots que je devinais mutins car elle lui adressa un sourire charmant en rosissant un peu. J'interrompis les confidences: « Bonsoir les amoureux. Si vous voulez dîner, c'est maintenant ou jamais. Gardez-en pour plus tard. »

Ils me saluèrent gaiement, s'esbaudirent selon l'usage de rencontrer une vieille dame en montagne, et Française en plus. J'interrompis les balivernes et autres compliments auxquels j'étais habituée et qui m'irritaient depuis longtemps. Je les invitai à me suivre pour le repas. Ils ne se firent pas prier, morts de faim qu'ils étaient.

Nous nous installâmes ensemble. L'alpiniste solitaire regardait ses macaronis gisant dans la sauce tomate, attablé plus loin le menton dans ses mains. Nous n'étions que quatre clients dans le refuge. Je lui fis signe de se joindre à nous mais il refusa de la tête avec un sourire triste et compassé. Le repas était savoureux, les *antipasti* abondants, les macaronis et le goulasch roboratifs. Le bardolino, rouge vif, était comme il convient: frais, nerveux, presque pétillant. J'oubliai que Bardolino est au bord du lac de Garde et je contemplai les amoureux bâfrer. Ayant rafflé le plateau de fromages auquel je n'avais touché qu'avec parcimonie, ils semblèrent enfin rassasiés. J'engageai la

conversation. Il était réservé, c'est elle qui répondait en parlant très vite, un vrai moulin :

- Alors ? Repus ?
- Oh ça super bemadame.
- Êtes-vous alpinistes ?
- Randonneurs seulement randonneurs mon mari a voulu me faire reconnaître la montagne.

Elle rosit à nouveau en se tournant vers son Gaspare, qui lui souriait tendrement. Elle était absolument charmante. Je poursuivis :

- Jeunes mariés ?
- Nous sommes en voyage de noces.
- Venise ? Vérone ?
- Oui voilà ça très original n'est-ce pas ?
- Vous êtes allés au balcon de Juliette, à Vérone ?
- Oui c'est nul non ?
- Le lieu, oui, mais pas l'histoire. L'amour appelle la mort.
- Vous êtes gaie vous alors.

– C'est comme ça : Roméo et Juliette, Tristan et Isolde, Don José et Carmen, j'en passe et des plus dramatiques. Mais on ne le sait qu'à la fin de l'histoire, la Mort des Amants, après qu'ils ont quitté *leurs lits pleins d'odeurs légères et leurs divans profonds comme des tombeaux*.

Je me levai pour aller pisser tel un vieux en me réjouissant cependant de ce bonheur des dames : on n'a pas de prostate. Je regagnai la table et je parvins à sauver un peu du tiramisu que les deux jeunes auraient fini par dévorer entièrement sans mon intervention. Ils s'excusèrent, affirmant avoir pensé que j'allais me coucher :

- Excusez nous.
- Vous l'êtes. Moi c'est Gilberte, lui Gaspare, c'est ça ? Et vous, belle enfant ?

- Juliette.
- Oups.
- Ne vous inquiétez pas madame on n'apas de balcon vit dans un deux pièces aurez de chaussée.
- Où allez-vous demain ?
- Vers lavia ferrata del Velo le Porton le col de Ballet la Rosetta.
- Nous nous verrons peut-être. Je compte aller jusqu'au Porton. Mais je marche assez lentement quand même, vous savez. Et la ferrata du Velo est rude. Tout comme vous je suis venue en voyage de nocces ici. Il y a cinquante ans. *Luna di miele*, comme disent les Italiens.
- Vous êtes formidable c'était bien ?
- Merveilleux. Et je crois bien que mon fils a été conçu ici même. L'amour appelle la vie, bien sûr, pardonnez mes sottises réflexions sur la pauvre Juliette et son Roméo. Dormez bien et à demain.

Je tus que mon délicieux mari m'avait abandonnée cinq ans plus tard pour sa secrétaire, une salope qui lui en avait fait voir ensuite. Bien fait. À quoi bon ? L'amour appelle la vie et les tromperies. Je les quittai enamourés pour rejoindre la petite chambre confortable. Il y avait deux lits superposés mais j'y étais seule. J'entendis les jeunes se coucher dans la chambre mitoyenne. La lumière filtrait par un interstice entre les planches. Ils y étaient seuls. Le gardien nous avait fait profiter de la faible fréquentation et chaque client se trouvait comme à l'hôtel. Je glissai un regard de voyeuse. Ils se dévêtirent rapidement, lui grand et beau, le torse orné de poils blonds follets qui couraient entre ses pectoraux puissants jusqu'au pubis, des fesses superbes, musclées, une belle cambrure avec un long sexe épais. Elle, très blanche de peau et pulpeuse, une touffe brune au mitan des hanches larges, très femme, très mère, des gros seins d'ivoire aux larges aréoles brunes et aux longs

tétons. J'eus envie de me masturber mais j'étais trop fatiguée. Eux aussi : je les vis s'affaler dans les bras l'un de l'autre et s'effondrer d'un sommeil paisible. Au contraire de moi qui m'endormis d'un sommeil léger et fragile. Pour épargnée que j'étais des ravages de l'âge, je dormais peu. Je tentai de regarder de l'autre côté, dans la chambre de l'alpiniste solitaire. Je parvins à l'entrevoir aussi : il était allongé et la clarté de la lune éclairait d'une lumière glauque son visage blafard aux yeux grands ouverts.

Le lendemain matin, je pris mon petit déjeuner avec le jeune couple. Ils étaient bien reposés et nous avons fait la grasse matinée sans nous concerter. Contrairement aux alpinistes, les randonneurs aiment à prendre leur petit déjeuner lentement et vers les huit heures, comme des touristes et non comme les grimpeurs qui partent avant l'aube. Elle engagea la conversation :

– Alors comme ça vous allez au Porton vous aussi ?

– Oui. À mon allure. Je ne sais pas si je parviendrai à passer la via ferrata del Velo, qui est fort raide, mais c'est mon but : on voit bien le sommet du Voile depuis le Porton. C'est comme un pèlerinage pour moi. Et j'ai mes jumelles. Et vous donc, racontez-moi votre voyage de noces.

Ils étaient adorables. Elle abandonnait sa menotte joufflue dans la main de son beau mari, une main de pianiste aux longs doigts secs et nerveux. Ils se lançaient furtivement des regards complices tout en poursuivant la conversation, buvant à petites gorgées le café préparé par le gardien du refuge qui, tel un authentique *barista*, avait concocté pour elle un *caffè miniveneziano*, long, dans un verre, et *macchiato*, avec un peu de mousse de lait et agrémenté de poudre de cacao. Gaspare et moi avons choisi un *espresso*. Elle parlait très vite, un débit incroyable et régulier comme celui d'une fontaine

d'eau, sans la moindre hésitation, sans jamais de «heu» ou de «c'est-à-dire» ou de «ben». C'était fascinant: on aurait pu croire qu'elle récitait un texte appris par cœur. Mais contrairement à l'irritation qui monte quand on se trouve confronté à ces moulins à paroles que sont les logorrhéiques, je ressentais une impression agréable, comme un doux bercement en l'écoutant se raconter, toute jolie et heureuse avec ses frisettes qui s'agitaient: «Ehbiennousnoussoммesmariésilyaunmois jourpourjour, maisjenepouvaispartircommeprévuparce qu'uncollègueducabinetoùjetravail, jesuisconsultantejunior enfinancesjeunediplôméd'uneécoledecommercemaisj'exerce déjàdepuisunandanscecabinetdeconsultingetcecollègueest tombémaladelejournêmedenotremariage, c'estincroyablenon? Alorsnousavonsdûremettre, c'étaitfacilepourGaspare, ilest artistealorsilaleshorairesetlesvacancesqu'ilveutn'estcepas chéri?Ilestd'origineitaliennetartistepeintreiladéjàbeaucoupde succèsvoussavez, alorsnoussoммespartispourVeniseilyaquinze joursj'adoreVeniseCarpacciosurtout, voussavezcepeintrequitrouvaitdesrougesformidablesquiontdonnélenomàcetteviandede bœufcoupéeenfinestanches, ilfautcongelerlapîèceavantpour obtenircettefinesse, n'estcepas? MaisGasparevoulaitme faireconnaîtrelesDolomitesn'estcepaschéri? C'estunpeu durdegrimperjusqu'ici, jenesuisguèrespourtivemaisqu'est cequec'estbeau, tuesformidablechérij'iraismêmeausommetduVoiledelaMariéesitumeledemandaisc'estcommeçaqu'ondit? OuVoiledelaMadonejenesaisplus, j'ygrimperaisi Gasparemeledemandait.»

Son débit était fluide et si charmant que j'en avais les yeux mouillés. Elle riait en dévorant son Gaspare des yeux comme elle aurait sans doute mordu de ses belles dents blanches et régulières dans une tranche de carpaccio voluptueuse et acide. Un étrange sentiment me tenaillait, émue que j'étais de

ces voyages de noces qui se déroulaient par ici : le mien il y a cinquante ans, le leur maintenant.

Je partis avant Juliette et Gaspare mais ils me dépassèrent vite, allant leur pas. Après le sentier, je m'équipai avec le baudrier et les sangles pour gravir les échelles qui mènent vers le Porton, ce vaste et magnifique portique naturel de pierre qui se trouve face au Voile. Je grimpais lentement, à mon rythme, et je n'y parvins pas avant midi. Je rejoignis les jeunes mariés. Ils pique-niquaient sur l'herbe rase. Ils me proposèrent gentiment un peu des trop abondantes victuailles qu'ils avaient extirpées de leurs trop énormes sacs à dos. J'ôtai le mien pour m'asseoir confortablement sur une grosse pierre qui semblait être posée là pour servir de siège. Je levai la tête vers le sommet du Velo tout proche.

Un alpiniste s'était engagé dans le spigolo. Ce ne pouvait être que le latin lover au regard triste. Que fichait-il encore dans la voie à midi ? Je ne l'avais pas vu au refuge le matin. Le spigolo se sort en deux à trois heures et sans doute moins pour le meilleur alpiniste du monde. Qu'avait-il glandé ? Il en était à la moitié, sur la raide dalle en V sup. Je le regardai dans mes jumelles. Il grimpeait vite, à l'aise, souple. À l'évidence un fort grimpeur. Il dévissa brutalement. Nous vîmes son corps s'abîmer dans le vide, planer un fugace instant, rebondir sur la paroi, se disloquer comme un pantin et s'écraser au pied du pilier deux cents mètres plus bas. Il n'avait pas poussé un cri.

Juliette et Gaspare avaient contemplé la scène pétrifiés. Juliette, bouche bée, serra la main de son mari contre sa poitrine. J'étais sidérée, sidérée par la beauté morbide de cet homme s'envolant en silence dans le néant. Mon cœur se serrait d'angoisse. Toute ma vie passa en un éclair devant les sombres portes de la mort ouvertes devant lui, entrouvertes devant moi. Devant nous. C'est court une vie.

Mais il fallait agir, protéger les deux jeunes qui ne faisaient que s'engager sur le chemin. Je les apostrophai : « Filez vite au refuge et prévenez le gardien qu'il y a eu un accident au spigolo dell Velo, qu'un alpiniste a dévissé. Un accident, compris? *Accidente!* » Ils ne se firent pas prier et je les vis détalier vers les échelles. J'actionnai mon portable pour prévenir les secours mais je n'obtins pas de connexion. L'urgence était relative : après deux cents mètres de chute verticale, le beau gosse devait faire une belle bouillie pour les chiens. Je repris la via ferrata pour m'en retourner sur mes pas. Avec prudence et circonspection : la redescente est plus délicate que la montée, obligé que l'on est de se tordre la tête pour chercher où va s'appuyer le pied. Et toute flambarde que j'aimais à paraître, l'exercice restait périlleux pour une vieille, fût-elle bien conservée. Bien conservée la vieille, comme on disait derrière mon dos. Comme si je ne supputais pas leurs euphémismes, les seniors, le quatrième âge et toutes ces bêtises. Bien conservée comme les sardines en maison de retraite? Je pensais au bel oiseau en parcourant le sentier qui succède à la via ferrata vers le refuge du Velo. Qui était-il cet insolent? Avait-il dévissé? S'était-il suicidé? Des souvenirs le liaient-ils au lieu? J'avais le cœur gros.

Au refuge, tout semblait désert. Je trouvai le gardien dans le réduit de sa cuisine. Je le questionnai sur l'accident et il me confia y avoir assisté car il surveillait avec sa puissante longuevue l'alpiniste parti tôt le matin pour le Spigolo. Tout comme moi, il s'était interrogé : qu'avait-il pu bien faire pendant toute la matinée avant de s'engager dans la voie et de s'y envoler dans le soleil de midi? Tout comme moi, il s'était inquiété pour cet audacieux solitaire. Il avait prévenu les secours. Je m'enquis des jeunes mariés. Il fit un mouvement de tête vers les chambres, m'indiquant qu'ils faisaient la sieste. Ils avaient sans doute

renoncé à repartir vers le Porton et devaient se reposer de leurs émotions.

J'allai prendre une douche, me laver de tout ça. Les douches sont chaudes dans les refuges austro-italiens. Il n'y avait personne dans la salle des sanitaires. Je m'y dévêtais complètement. J'admirai mon corps dans le miroir. Mes cheveux encore drus, blancs et jaunes par endroits, mon visage de pomme cuite, mes lèvres minces et gercées, mes seins avachis qui furent si beaux et dardés sous les bouches de mes amants, de mes amantes aussi, mes belles ferventes parties désormais, envolées comme le bel oiseau tombé du Spigolo, mon thorax décati aux côtes saillantes, mon ventre ridé, fripé, creusé, mon pubis saillant avec obscénité que ne décorait plus depuis longtemps nulle toison et qui semblait un bec au-dessus de mes lèvres pendantes, mes jambes maigres et ravagées de mauve horrible, de varices, de taches brunâtres. Je regardai mes mains décharnées couvertes de crasse sénile, ces ombres marronnasses qui y dessinent l'avertissement. Je me retournai pour contempler mes fesses en goutte d'huile qui s'effilochaient, lamentables. J'en écartai une pour exhiber ma raie et mon trou du cul. Satisfaite, je me douchai longuement, voluptueusement, laissant à l'envi jaillir l'eau vive du pommeau dans ma vulve comme je faisais quand j'étais jeune fille pour quêter quelque trouble. La Mort appelle l'Amour, ou le plaisir au moins. L'oubli. L'oubli dans le plaisir charnel. Éros n'est jamais loin de son frère, Thanatos.

Je regagnai ma chambre et je m'allongeai. Nue. Juliette et son Gaspard faisaient la sieste à côté. Une sieste pleine de soupirs. Je glissai un œil par l'interstice. Juliette était devant moi, belle, nue, en levrette. Je voyais ses beaux seins ronds, couverts de perles de sueur, qui pendaient et bougeaient au rythme de la saillie. Elle avait mi-clos ses beaux yeux noirs et

se pâmail, un sourire esquissé sur ses lèvres entrouvertes. Son Gaspare la labourait à genoux, lentement, puissamment, ses mains accrochées aux hanches. Son torse parfait brillait dans l'ombre et son regard s'inclinait sur la croupe offerte de sa femme. Il accéléra imperceptiblement son rut. Elle murmura lentement: *Viens, viens, viens mon chéri*. Je me masturbai à leur unisson et je sentis monter en moi un orgasme qui me saisit aux jambes, aux fesses, au con, au cœur et je jouis en même temps qu'eux dans une complicité cachée, délicieuse et candide.